

Empreintes de la langue d'origine

Jacqueline Billiez (*)

On a beau tourner le dos aux langues d'origine, elles continuent à être présentes, sous diverses formes, dans les répertoires langagiers des jeunes issus de l'immigration. Elles constituent même, frôlées à la langue française, un terreau d'inventions langagières à différents artistes, notamment dans la chanson.
L' "intégration", mot à toujours mettre entre guillemets, s'usine aussi aux langages. Et dans ce registre, l'alliage fait de langues perturbe le jeu de domination entre la langue d'accueil et les langues d'origine.
Qui s'en plaindra ?

Toujours improprement nommés, as-signés soit à une origine : « beurs », « jeunes de la deuxième génération », « enfants de harakis », soit à une résidence, en étant allusivement désignés dans les médias sous l'étiquette « jeunes des cités », « des banlieues difficiles » ou des « quartiers sensibles », les jeunes issus de l'immigration maintiennent et construisent, dans leur grande majorité, des rapports originaux avec les langues et cultures d'origines de leurs parents. Malgré des représentations dominantes négatives sur leur bilinguisme et leurs pratiques langagières, et en dépit d'une politique linguistique préférentiellement monolingue et monoculturelle, ils tentent de se frayer des voies créatives vers leur intégration.

Avec toutes les réserves d'usage concernant les décalages existant entre les pratiques réelles et les déclarations dans le cadre d'enquêtes, les chercheurs disposent néanmoins actuellement de quelques sources permettant d'apprécier, quantitativement, les utilisations des langues d'origine au sein des familles.

Langues intra-familiales

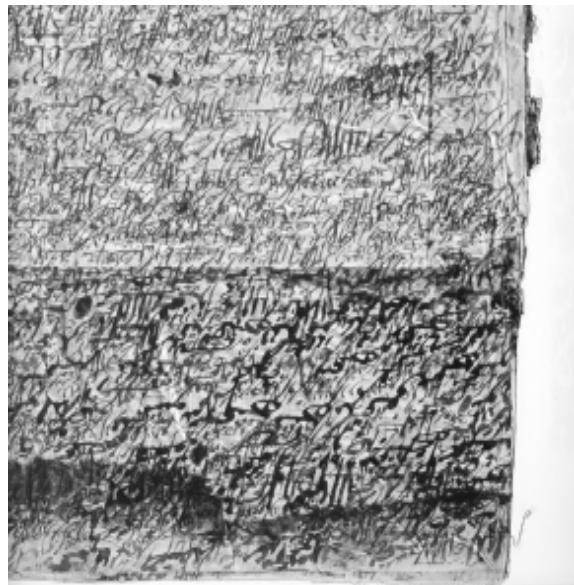
Selon les résultats de l'enquête INED (1) menée par Michèle Tribalat (2), 25% des parents algériens n'utilisent que les vernaculaires entre eux, 35% déclarent ne s'adresser à leurs enfants qu'en français alors que 19% déclarent n'user que des vernaculaires, les autres restant devant sans doute pratiquer l'alternance des deux codes. Presque tous les enfants comprennent la langue d'origine des parents (sauf dans les couples

(*) Professeur à l'Université Stendhal de Grenoble (Lidilem)

mixtes où le taux n'est que de 28%) et un peu plus des 2/3 déclarent pouvoir s'exprimer en langue arabe (3). Les jeunes âgés de 20 à 29 ans ont répondu que leur langue maternelle était pour 87% d'entre eux le français, pour 28% le français associé ou non avec l'arabe et 17% le français associé ou non avec le berbère. Ces chiffres sont bien évidemment à considérer avec prudence car chaque personne invente sa solution en faisant preuve d'une grande créativité.

Rapportant des chiffres comparables concernant les usages des parents, Christine Deprez (4) souligne bien l'asymétrie des répertoires verbaux, dominants en langues d'origine chez les parents, dominants en français chez les enfants. Cette asymétrie est gérée majoritairement par la pratique du « parler mélangé » (emploi conjoint et alterné des langues) extrêmement variable, labile et mouvant, que nous avions dénommé lors d'une recherche dans la région grenobloise de « parler vernaculaire intra-familial » (5). Les résultats des enquêtes réalisées par Christine Deprez (6), à l'aide de questionnaires auprès d'enfants d'origine algérienne, montrent qu'avec leurs enfants, 61% des mères parlent arabe et 54% kabyle alors que les pères utilisent moins ces langues, respectivement 47% et 39%. Ces chiffres confirment ainsi ce que nous avions entrevu, dix années plus tôt, dans une enquête plus qualitative. Des adolescents issus de l'immigration algérienne avaient déclaré également que, dans la communication familiale, les mères parlaient plus les langues d'origine que les pères, surtout avec leurs filles. Les mères comprenaient ainsi sur leurs filles pour qu'elles transmettent la langue et la culture d'origine. Elles les constituaient en quelque sorte « gardiennes de la langue » (7).

Concernant les échanges en direction du père, 32% des enfants disent répondre uniquement en arabe alors que 43% déclarent le faire en s'adressant à leur mère (8) avec des pourcentages un peu plus élevés lorsqu'il s'agit du kabyle (38% des échanges vers le père et 50% en direction de la mère). Le français seul semble beaucoup moins usité surtout lorsqu'il est choisi par rapport au kabyle et au mélange des deux langues. Selon les déclarations des enfants, le kabyle paraît également mieux se maintenir dans la fratrie. Ces résultats vont exactement dans le même sens que ceux de



l'enquête INED dont Michèle Tribalat rend compte. Elle indique que les Kabyles ne présentent pas une prédisposition plus grande à l'assimilation en adoptant la langue française au détriment du kabyle (9). Les chiffres issus de ces sondages tendraient même à démontrer le contraire. Sans support institutionnel, ni en France, ni en Algérie (hormis quelques mesures récentes), le kabyle semblerait pourtant mieux se maintenir que l'arabe algérien, une résistance qu'il faut sans doute imputer à sa situation de langue doublement minoritaire qui renforce davantage l'attachement que lui portent ses locuteurs.

Les études démontrent donc que, dans l'immigration algérienne, les vernaculaires se maintiennent à l'intérieur des familles, invalidant ainsi quelque peu l'idée très répandue selon laquelle le bilinguisme des enfants serait très majoritairement « passif » et annonciateur de leur monolinguisme.

Langues avec les pairs

Mais qu'en est-il à l'extérieur de la famille ? Quel est l'espace d'usage des vernaculaires dans la communication entre pairs ? Les données disponibles sont beaucoup moins nombreuses, dans ce domaine, sans doute parce qu'elles nécessitent des méthodes d'approche de type ethnographique plus difficiles à mettre en oeuvre,

imposant notamment la collaboration d'un observateur participant et l'établissement d'un rapport de confiance entre les intéressés. Tous facteurs qui doivent conduire à une extrême prudence tant les situations sont diverses et les données recueillies extrêmement variables.

A partir de différentes sources recueillies auprès de jeunes d'origine algérienne dans la région grenobloise, quelques traits dominants peuvent être dégagés. Tout d'abord, il faut remarquer, dans nos corpus, l'inexistence du kabyle du fait qu'aucun jeune de familles kabyles ne participait aux réseaux observés. L'arabe, en revanche, apparaît à des fins de connivence, de dissimulation, d'exclusion, voire de provocation dans les échanges entre jeunes (les filles comme les garçons) dont les relations sont fréquentes dans des réseaux de communication denses. Mais on constate parallèlement la faiblesse de sa présence au plan quantitatif et communicatif. Ses usages correspondent essentiellement à des fonctions ludiques, emblématiques, rituelles et démarcatives, pour affirmer —dans l'ordre de la représentation plus que dans la pratique— des appartennances et renforcer ainsi la solidarité interne du groupe. L'arabe constitue l'une des ressources par lesquelles les jeunes, surtout les garçons d'origine algérienne, peuvent acquérir du pouvoir et du prestige au sein de leur réseau de relations multiethniques, en étant les meilleurs innovateurs d'indices identitaires. Les emprunts lexicaux, les insultes rituelles, une articulation de certains sons (comme le R roulé), donnant à leurs paroles une teinte d'arabité, un débit très rapide et un rythme saccadé, permettent d'afficher des particularismes qui délimitent leur « we code » (10) face au « they code » - le français légitime, « bourgeois » comme l'appellent les élèves de la classe de 6^{ème}, ayant réalisé le dictionnaire de leur parler sous la direction de deux enseignants de français (11).

Dans leur code propre, et sous des formes variées, cette présence de l'arabe — aux côtés du verlan et d'emprunts à d'autres parlers — nous paraît tout à la fois le signe d'un désir d'intégration et celui de leur loyauté à l'égard des origines de leurs parents. Ces formes de métissage linguistique ne trahissent pas leurs origines, qui restent visibles, audibles, et contribuent à l'édification d'un bien commun particulièrement créatif.

Ce maintien de liens souples et fluides avec les langues et les cultures d'origine combinées à d'autres apports s'exprime, de manière très explicite, dans le mouvement culturel hip-hop (12) auquel participent de nombreux jeunes d'origine algérienne. Ils ont été les premiers à introduire dans leurs écoutes musicales le raï qui, entre autres genres aux côtés du rap, caractérisent actuellement les pratiques musicales de ce mouvement.

Langues ouvertes

Dans les banlieues des grandes villes, des groupes se créent qui combinent le raï avec d'autres genres (13). Le groupe toulousain Zebda, qui signifie « beurre » en arabe, métisse rock, raï et rap en l'illustrant par le mélange du français, de l'arabe et du kabyle. Le groupe Seba mêle le rock au raï, ou encore le groupe Kafia entremêle salsa, soul, raï et reggae. De multiples noms émergent des groupes « d'enfants du raï » qui, après avoir commencé à écouter, sur cassettes, le raï de leurs parents, explorent des voies nouvelles enchevêtrant les genres, les cultures et les langues.

Même si la langue française est majoritairement utilisée et travaillée dans toutes ses variantes, ces groupes ne se sont pas coupés des langues vernaculaires pour établir un dialogue le plus large possible, exprimer des identités inter ou supra-communautaires et revendiquer explicitement une culture synthétique et contestataire où toutes les langues et les cultures sont égales en dignité.

Sans se réclamer d'une quelconque culture d'origine et sans se déclarer à la recherche de racines, des groupes « mixtes » (aux origines mélangées) pour la plupart, chantent parfois en arabe ou en kabyle tout naturellement quand les thèmes s'y prêtent, alors que quelques-uns revendiquent cette pluralité linguistique et musicale.

Contraints de s'affirmer pour ne pas s'enliser dans leur adolescence, ces jeunes ne peuvent pas se conformer à des modèles connus, ils sont obligés d'en créer de nouveaux, et cet effort de création produit une indéniable richesse (14), pour peu que le regard s'oriente différemment pour l'apercevoir.

Une autre idée d'intégration

Ceci amène à développer une conception plus dialectique de l'intégration et une conception plus dynamique de l'identité. Ce sont des identités plurielles qui se construisent autant à partir du passé que des projets, et qui se recomposent dans ce mouvement culturel, en permettant à chacun, quelle que soit son origine, de se saisir de l'originalité de parlers ou de caractéristiques culturelles, sans être cloisonné et marginalisé dans sa différence.

Ces nouvelles formes d'expression artistique, par leur ouverture à l'universel, proposent une voie alternative entre des cultures parcellisées selon les origines régionales, nationales, ethniques et religieuses, et une culture uniformisante, sans nul doute très appauvrissante. En ce sens, les migrations sont un facteur de changement culturel pour tous, et « la pluri-appartenance est le destin de l'individu d'aujourd'hui » (15). ■

Notes

- (1) Institut National d'Etudes Démographiques.
- (2) Tribalat, M. (1995) : *Faire France. Une enquête sur les immigrés et leurs enfants*, Paris, La Découverte.
- (3) *Ibid.*, p. 52.
- (4) Deprez, C. (1994) : *Les enfants bilingues : langues et familles*, Paris, Coll. Crédif Essais, Didier.
- (5) Billiez, J. et Dabène L. (1984) : *La situation sociolinguistique des jeunes issus de l'immigration*, Rapport ronéoté, Grenoble 3.
- (6) *Op. cit.*
- (7) Billiez, J. (1985) : « Les jeunes issus de l'immigration algérienne et espagnole à Grenoble : quelques aspects sociolinguistiques », *International Journal of the Sociology of Language*, n°54, pp. 41-56.
- (8) Deprez, C. *op.cit.* pp. 73-74.
- (9) Tribalat, M. *op.cit.* p. 206.
- (10) Gumperz, J.J. (1989) : *Sociolinguistique interactionnelle*, Paris, L'Harmattan.
- (11) Seguin, B. et Teillard F. (1996) : *Les Cefrans parlent aux Français. Chronique de la langue des cités*, Paris, Calmann-Lévy.
- (12) Bazin, H. (1995) : *La culture hip-hop*, Paris, Desclée de Brouwer.
- (13) Virolle, M. (1995) : *La chanson raï. De l'Algérie profonde à la scène internationale*, Paris, Karthala.
- (14) Antonio, M. et Scotto, J.C. (1989) : « L'indispensable aventure de l'adolescence : du conflit intergénérationnel aux risques de la création en milieu transplanté », *Migration et Formation*, n° 78, pp.148-161.
- (15) Saez, J-P. (éd) (1995) : *Identités, cultures et territoires*, Paris, Desclée de Brouwer.



Lidil est une revue de linguistique et de didactique des langues. (Université Stendhal de Grenoble). Elle est éditée par le Laboratoire de Linguistique et Didactique des Langues étrangères et Maternelle (LIDILEM).

La dernière livraison (n°27, juillet 2003) est consacrée à "La Littéracité. Vers de nouvelles pistes de recherche didactique".

La "littéracité", un néologisme qui marche sur le sillage d'un autre néologisme devenu commun : "l'illettrisme". La littéracité « se veut désigner le versant positif de ce que le terme d'illettrisme désigne en négatif : l'apprentissage de l'écrit au lieu du "désapprentissage" qui nomme, désigne, voire stigmatise, le terme d'illettrisme. Traduction ou adaptation du terme anglais *literacy*, largement utilisé outre Atlantique (...) il est loin d'être utilisé, ou même connu en France». Plusieurs contributions à ce numéro qui élargit le champ de réflexion sur cette question.